

Isabelle Pandazopoulos

DOUBLE FAUTE



Gallimard **scripto**

Gallimard

Scripto

Isabelle Pandazopoulos

**DOUBLE
FAUTE**

Gallimard

*Pour Antoine,
ce livre écrit par grand vent,
à tes côtés.*

Première manche

Je suis prêt.

Calme.

Mon cœur bat paisiblement à son rythme habituel, je pourrais tout aussi bien aller faire une sieste, je souris même à cette idée.

Je vais rester, je vais le faire. Tout va bien.

J'ouvre et je referme mon sac de sport quatre fois de suite, je tire sur mes chaussettes en faisant claquer l'élastique, j'ajuste le bandeau autour de ma tête au millimètre près, je tapote ma raquette avec la paume de ma main, je sautille d'un pied sur l'autre, j'inspire puis j'expire très profondément.

Et je recommence, le sac de sport, les chaussettes, le bandeau, la raquette, la danse de Sioux, inspiration expiration, en boucle pendant un petit moment.

Je finis par le dire à voix haute *je suis prêt*.

Un mince filet de voix cassée par l'angoisse comme si une main de fer serrait ma gorge en étau. Je sens la panique sortir du bois et gagner brusquement la bataille, par surprise. Ça n'a servi à rien de faire semblant.

Je ne suis pas prêt, je le sais, je ne le serai jamais.

Autour de moi, le monde part en vrille, je me racroche de justesse au portemanteau, le sol sous mes pieds se rapproche dangereusement du plafond, j'ai besoin de mes deux mains pour ne pas m'effondrer, je tiens bon, je répète à voix haute, *je suis prêt*.

Et je me mets à pleurer. À gros sanglots comme un môme de quatre ans, ce qui ajoute encore au ridicule de ma situation. J'essaie en vain d'arrêter de faire tourner le monde autour de moi comme si j'étais sur un manège. Et puis j'entends la voix d'Axel. J'ai juste le temps de filer m'enfermer dans les toilettes. Il doit être avec son coach. Ils parlent et rient un moment sur le pas de la porte. Un rire un peu forcé qui m'est sans doute adressé.

Ça me transperce comme des lames de couteau.

Axel, c'est le type que je dois affronter dans soixante-sept minutes sur le court central. Ça fait cinq ans qu'il n'a perdu aucun match important. *Sauf face à Ludo.*

Je m'essuie les yeux vite fait et je tente de reprendre mon souffle. Mais il n'y a rien à faire, j'ai beau respirer en m'appliquant consciencieusement comme on m'a appris, l'air reste bloqué dans mon thorax, je me sens aussi efficace qu'un poisson rouge en train d'agoniser sur le coin d'un trottoir.

Je me laisse glisser le long du mur carrelé des toilettes et je plonge ma tête entre mes genoux, les yeux fermés, les poings serrés, il faut coûte que coûte que je retrouve un semblant d'énergie, la force de marcher jusqu'au court pour envoyer au moins une première balle de service.

Sinon, je risque de m'en vouloir pour le restant de mes jours.

Découvrir à dix-sept ans que je ne suis qu'un lâche, un trouillard, un merdeux. Je ricane, ce sont exactement les mots que mon père emploierait s'il me voyait à ce moment précis.

Mais il n'est pas là.

J'ai vomi.

Axel se plante devant la porte des toilettes, il me demande trois fois comment je vais et si j'ai besoin d'aide.

Parce qu'en plus d'être un grand espoir du tennis masculin, Axel est un garçon de confiance, gentil, aussi fair-play sur le court que dans la vie, le genre

que tout le monde admire et qui fait l'unanimité. À côté, je fais vraiment figure de petit canard ingrat. Ça achève de me miner.

Bon Dieu, mais qu'est-ce que je fous là?

Je suis pris à nouveau d'une violente nausée. Axel donne un coup sec dans la porte qui saute sans problème. Il pose une main sur mon front et l'autre dans mon dos en me disant des tas de douceurs que je préfère ignorer. Bien plus tendre que ma propre mère que, de toute façon, je ne laisse plus m'approcher.

Je finis par me calmer.

Il s'assoit à côté de moi sans me quitter des yeux.

– Ça y est, tu reprends des couleurs.

Plus il est aimable, plus ça me rend agressif.

Pendant que je rêve de lui défoncer la tête, de lui faire avaler ses balles jaunes et ses quatre raquettes pour effacer son sourire compréhensif et ses mots rassurants, il me soulève de terre et me porte quasiment jusqu'au banc des vestiaires.

– T'es plus lourd qu'il y paraît!

Il s'ébroue comme un chiot, content de se débarasser de son fardeau.

– Ouais, d'ailleurs tu devrais te méfier, je rétorque, goguenard, comme si je faisais une blague.

En même temps, je plante mes yeux dans les siens, rassemblant tant bien que mal tout ce qui me reste

de fierté pour le lui jeter au visage. Il reçoit le message cinq sur cinq. Une lueur guerrière passe dans ses yeux bleu pâle qui virent au gris. Ce type aime gagner, il a cette rage qui coule dans ses veines et c'est soudain terrifiant. Mes jambes se sont remises à flageoler toutes seules mais, cette fois, je ne les laisse pas faire. Je me remets debout, je vais me rincer, et puis je me force à avaler les deux barres de céréales que me tend Axel.

J'arrive même à murmurer *merci*. On sourit tous les deux. Il a passé la main dans l'élastique de son short.

– Ludo sera là ?

Je pique du nez. Je ne veux pas parler de mon frère. En guise de réponse, je marmonne :

– Je crois pas, non... enfin je sais pas, peut-être.

Je refais mes lacets, je pense que ça suffira pour qu'il comprenne que je n'ai pas envie d'entendre la suite. Surtout pas ce jour-là.

Mais il continue, il a dû se promettre de ne pas reculer. C'est comme ça, les champions, ils ne savent pas s'arrêter.

– Il t'a rien dit ? Pour moi ?

Il est devenu rouge comme une tomate. Et moi, je ne sais pas quoi faire de toute sa gêne. J'ai juste envie qu'il comprenne que vraiment ce n'est pas le moment. Je plante mes yeux dans les siens.

– Non, il n’a rien dit. Mais il ne dit plus grand-chose, tu sais...

Il rougit à nouveau violemment. On ne sait plus quoi faire de toute cette gêne qu’il y a entre nous.

Je finis par lâcher :

– Je préfère qu’on en reparle après.

Il bafouille :

– Bien sûr.

Je m’éloigne un peu, c’est trop lourd, il faut qu’on reprenne nos esprits chacun dans notre coin du vestiaire. Compter les secondes qui s’égrènent sans nous. L’ambiance est horriblement oppressante.

– Tu connais la terrasse ? demande soudain Axel.

Je fais signe que non.

– Allez, viens !

Je le suis sans poser de questions, trop content de sortir de ce vestiaire sinistre.

Il reste vingt-neuf minutes avant le début du match.

La terrasse est un grand balcon d’où on surplombe la ville qui s’étend tranquille jusqu’à l’horizon ; des centaines de maisons tapies côte à côte comme pour se tenir au chaud. Le ciel au-dessus de nos têtes est d’un bleu encore très pâle. On annonce une chaleur épouvantable. Il y a de la brume. Et trois avions dans le ciel.

Je retarde le moment de me retourner pour regarder ce pour quoi on est montés. De là, on voit tout sans être vu, comme des acteurs derrière le rideau rouge d'une scène de théâtre avant les trois coups.

Axel s'éloigne de quelques pas. Il fait le type indifférent dont le regard se perd dans le vague en fixant l'horizon. J'ai l'impression qu'il a tout compris, qu'il sait sans savoir, je le remercie secrètement pour tant de délicatesse et je plonge mon regard dans la salle.

Ma mère est là. Dans une rangée vide. Ma grand-mère Madeleine dans la rangée au-dessus, assez loin pour ne pas devoir lui parler, mais pas trop loin non plus pour éviter qu'on jase. Sur la droite, une bonne dizaine de copains du lycée, Nina-Lou et toute sa bande, mon regard balaie chaque rangée, je le cherche, mon cœur bat plus vite, je tombe sur ma prof de français toute seule dans une rangée tout en haut, elle est vraiment trop cool, elle qui déteste le tennis.

Pas de trace de Ludovic.

Il ne viendra pas.

– Prêts ? Au jeu ! lance l'arbitre.

On est maintenant sur le court et après quelques échanges pour s'échauffer, le sort m'a désigné pour servir en premier.

Je fais rebondir la balle plusieurs fois de suite, pied gauche devant, corps légèrement penché vers l'avant, à quelques centimètres de la ligne de fond de court.

Moment en suspens. Juste avant. La balle rebondit encore une fois. Il faudrait que je me lance. C'est trop long, un frisson d'impatience me parvient des gradins. Comme si je cherchais à étirer le temps, à rassembler chaque parcelle de moi-même et chaque instant vécu. Le bon comme le mauvais.

Je respire profondément. Je me concentre sur chaque mouvement. Les bras descendent lentement ensemble jusqu'aux cuisses puis se séparent, le bras droit est devant la jambe droite, le gauche devant la jambe gauche. Le poids de mon corps est en train de passer sur la jambe arrière. Le bras qui tient la raquette remonte derrière moi, le poignet est relâché.

Comme si c'était mon père qui était en train de me parler.

Comme si j'étais dans les gradins en train de regarder Ludo prêt à se lancer dans le jeu.

Je recommence. La balle dans la paume de ma main, sur le sol, dans ma paume. Au rebond. Dix fois.

Ce que je craignais se produit. J'ai l'image de mon frère sous mes yeux, mon frère s'affaissant comme un sac en plein soleil.

L'arbitre s'écrie à nouveau *au jeu!* Il faut bien. J'envoie la balle deux fois et deux fois elle finit dans le filet. Double faute pour commencer. Les spectateurs soupirent.

Je reprends la balle.

Pied gauche en avant, corps légèrement penché, la raquette dans la main.

Toute ma vie qui me revient et qui me paralyse.

Mais qu'est-ce que je fais là?

PREMIÈRE PARTIE

« Ève enfanta encore son frère Abel. »

*Dès le début, l'existence d'Abel
se résume à être le frère de Caïn.*

A. B. Yehoshua

*Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance.
Que dis-je? nous l'étions bien avant notre naissance.*

Racine – *La Thébaïde*

Un an plus tôt

Ce matin-là, un an plus tôt à quelques jours près, c'était aussi un matin de finale. Et un matin de finale, à la maison, c'est d'abord du silence. Comme un brouillard épais et oppressant. Des visages fermés, des regards qui s'évitent, des mots chuchotés. Chaque geste pèse lourd, chaque seconde a du sens, on devrait se presser, y aller, foncer, mais contre toute logique quelque chose résiste. Comme dans les cauchemars, ça refuse d'avancer, ça traîne, ça prend son temps.

Jusqu'à ce que papa se mette à hurler. Alors les portes claquent, les mots aussi, en rafale et par intermittence. C'est précis, réglé, quasi musical.

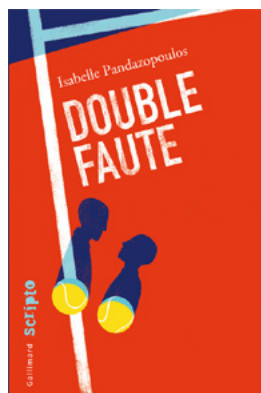
Moi, *ce matin-là*, je suis resté sous la couette, les yeux résolument fermés, me contentant d'écouter attentivement mais de loin chaque étape qui précédait le départ de mon frère. De toute façon, même si je m'étais levé, je n'aurais servi à rien. C'était son jour à lui, le match de sa vie, celui qu'il rêvait de gagner depuis qu'il avait une raquette dans la main, LE match qui devait lancer sa carrière professionnelle. C'était d'autant plus inattendu qu'il se retrouve en finale que ça faisait plus de six mois qu'il enchaînait les blessures. Une tendinite à l'épaule gauche après un claquage au mollet. Tout le monde lui avait conseillé de se reposer. Mais rien que le mot le rendait fou. C'est dans ces moments-là que je servais d'exemple. Moi aussi, j'avais subi des blessures à répétition et ça m'avait mis hors circuit. Je n'avais plus jamais remis les pieds sur un court de tennis pour disputer une compétition. C'était un argument qui faisait son effet. En l'entendant, tout le monde baissait les yeux comme si on exhibait soudain une difformité dégoûtante.

De toute façon, Ludo avait décrété qu'il n'avait plus mal. Et tout le monde avait fait semblant de le croire.

Il avait eu raison de s'obstiner puisqu'il n'avait perdu aucun set depuis le début de ce tournoi capital.

Isabelle Pandazopoulos

Double faute



Cette édition électronique du livre
Double faute
de Isabelle Pandazopoulos
a été réalisée le 30 novembre 2016
par Françoise Pham
pour les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2016
par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)
(ISBN : 978-2-07-060120-2 - Numéro d'édition : 300 116)

Code sodis : N82023 – ISBN : 978-2-07-506697-6
Numéro d'édition : 300118